Dominique PEZET

Le 27 juin 2009

Texte sur « L'amour » chez Lacan pour un après-mi-dit du GRP (groupe de travail)

« La langue du discours amoureux ou : aux risques de nos mères… ! »

« Au commencement était le verbe, et le verbe s'est fait chair » : Evangile selon Saint Jean – Chapitre 1 – Verset 1.

Voilà : c'est le début d'une fin universitaire, c'est le début d'un discours qui se voudrait singulièrement à écrire…

Il s'agit de vous livrer maintenant ce qui, tout au long de notre recherche commune et séparée depuis ces deux années, m'a travaillée. Soit les réseaux pris entre la langue d'un sujet et les conditions inconscientes de la production d'un discours amoureux. Entre psychanalyse et littérature vit le littoral des mers inconnues…

Plus précisément, qu'est ce qui structurellement prend un sujet par l'inscription de sa langue, dans le corps de son langage, comme possible production d'un discours amoureux ?

Plus précisément « Encore »… Comment la parole amoureuse pourrait témoigner de ce qui la cause : à savoir l'empreinte de la langue : contrainte par corps du signifiant du désir de et pour la figure maternelle ?

Qu'est ce qui de l'archaïque cri résonne encore et encore de l'appel à ce premier Autre, rendant vivable la demande de demande : sans laquelle le sujet n'aurait pas d'existence ? C'est-à-dire : un garant d'être vivant : d'être parlant, aliéné et unique.

A rebours, par une fable, voici donc le conte d'une écrivaine qui se brûlât d'ailleurs à sa tentation mystique.

* Texte de Christiane Singer. 2007. Edition Albin Michel. Page 61 « Derniers fragments d'un long voyage ».

« … Voilà ce que racontait ma grand-mère quand j'avais quatre ans. Elle m'a légué les loups, les forêts et la démesure en toute chose : l'infini des terreurs et l'infini des espaces… Nuit glaciale. La forêt est profonde, inextricable. Un vieil homme hagard d'épuisement se fraie passage, une lanterne à la main. Il trébuche pitoyablement, tente de se retenir aux branches, son visage est lacéré par les pointes givrées, ses bras cruellement égratignés. Enfin sa course éperdue prend fin : dans une chaumière au milieu d'une clairière, la porte s'est ouverte. Une vieille dame se précipite et l'accueille dans ses bras. Elle le tire, effondré, la

traîne jusqu'à l'âtre, le hisse dans un fauteuil à bascule. Penchée vers lui, la main sur son front, elle murmure en le berçant « oui, oui, voilà, voilà… ». Elle accompagne ses gémissements de sa litanie « Oui, oui… », tisse une interminable guirlande amoureuse « oui, oui… ».
Le visage du vieil homme s'apaise, s'adoucit. Les heures s'égrènent. C'est maintenant le visage d'un homme mûr et tranquille. Les heures s'écoulent encore. C'est le visage d'un homme dans la force de l'âge, puis celui d'un homme jeune qui rêve. Au blanchiment de l'aube, c'est le visage d'un adolescent encadré de mèches folles. Puis bientôt celui d'un enfant, un tout jeune enfant. Aux premiers rayons de l'aurore, il ouvre les yeux de nouveau-né noyés d'infini. »

Donc, je tente avec vous la traversée d'un miroir par un en deçà et un au-delà du discours amoureux comme symptôme de la division même du sujet.

C'est d'un double paradoxe et mouvement psychique que Lacan fait surgir l'assomption jubilatoire de la subjectivation.

Double paradoxe où le sujet s'append, s'apprend et s'éprend de l'Autre en même temps qu'il se fonde dans une vacillation où son reflet est parlé au même moment où il se regarde et tête de l'Autre son acquiescement.

En deçà et au-delà, comme l'exigence analytique nous y convie, comment le discours amoureux témoignerait d'un impossible à se dire, d'un trajet à rebours à partir des S1, comme autant de Noms, supports de la fonction des Pères, pour parvenir aux portées inédites, inconnaissables de l'acte de dire ? Là où l'Autre manque toujours, là où le Réel impose son poids d'indicible.

Serait-ce là où le symptôme de l'amour fait nœud avec la trouée quatrième en sinthôme ? Là où selon Lacan dans la préface de l'Eveil du printemps (page 653 d'Autres Ecrits) : « Le masque seul existerait à la place du vide où je mets la femme » ?

* En quoi le « Vrai » tiendrait du Réel, si tant est que dans le contre transfert quelque chose de la vérité d'un discours touche l'analyste comme vérité d'un amour ?

Jean-Luc Nancy (dans « Noli me tangere » 2003) reprend le Réel comme point d'ancrage analytique fécond : « Se tenir au lieu de l'impossible revient à se tenir là où l'homme se tient sur sa limite (celle de sa violence et de sa mort) : sur cette limite, il s'écroule ou il s'expose ; et d'une manière ou de l'autre, il se perd nécessairement. C'est pourquoi ce lien ne peut être qu'un lieu de vertige ou de scandale, le lieu de l'intolérable en même temps que celui de l'impossible. Ce paradoxe violent n'est pas à dissoudre, il reste le lieu d'un écart aussi intime qu'irréductible ».

* Aussi précisément Roland Barthes dans « Fragments d'un discours amoureux – (1977) » reprend la nécessité de qualifier le discours amoureux : « d'extrême solitude, en même temps que le lieu si exigüe soit-il d'une affirmation… Un « Je » qui énonce en lui-même face à l'autre qui ne parle pas ».

En effet, le discours amoureux n'équivaut pas du tout à une histoire d'amour à l'eau de rose. Le discours intentionnel n'y a pas de place. La tentation du sens y reste vaine sinon absente.

Mais : « Il suffit que quelque chose fasse signe au sujet pour lui donner de ses nouvelles, comme dans l'amour nourrissant l'enfant toujours vivant en nous » écrit R. Gori pour « Une logique des passions ».

Si parler suppose la captation de l'Autre, alors : « la parole se distingue du langage car elle ouvre davantage le champ de la vérité singulière alors que le langage parait contenir celui de la loi » (Lacan « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache – in les Ecrits).

La parole se fonde et se déconstruit sur la langue dont chaque sujet prend place et appui pour se rassembler et se ressembler.

Qu'est ce qui est à l'œuvre ici ?

* La langue va se spécifier pour désigner à la fois l'Un (le trait unaire) et l'un comptable (1971 : Un discours qui ne serait pas du semblant) et désigner ce qui concerne l'inscription de l'être parlant dans ce qui deviendra son langage (1971-72 : Le savoir du psychanalyste).

Il ne s'agit pas seulement de la langue maternelle entendue comme celle que parlait la mère, mais surtout de la langue dans laquelle le sujet fut immergé au départ.

Langue singulière de cette mère avec ses mots propres, ses conventions, ses manies et ses équivoques signifiantes.

La langue recèle un certain nombre de traits constituant l'ordre du langage. Son versant utile est celui de la structure langagière qui prendrait lieu d'invention et de limites d'invention dans l'inconscient.

Cette logique du dire s'occupe donc de l'énonciation. Mais hommes et femmes, êtres réels, sont incapables d'articuler à leurs propos quelque chose dans « la langue » qui ait le moindre rapport avec ce réel. Ce que Freud indiquait déjà de la méconnaissance de la différence des sens dans l'inconscient.

C'est au titre de semblant qu'on se dit homme ou femme. Ce n'est que de la parole que procède la jouissance sexuelle, qu'est assurée cette dimension de vérité toujours mi-dite, vouée aux différentes formes d'échec. Soit la castration pour la jouissance masculine, la division pour la jouissance féminine.

« La castration rencontrée alors a la dimension de la langue ». Ainsi même l'objet a, voix au cœur même de ce qui pourrait se faire valoir comme raison, fait aussi objection à la tentation d'une assomption harmonieuse par l'amour.

Même sous la forme idéalisée dont Freud a fait grand cas : soit la relation mère-fils, le rapport que la mère a avec la castration « compte pour un bout » - L'amour s'entend aussi l'a – mur ; entendable comme le mur de la mère…

La langue parle donc du signe d'amour, d'une inscription littérale comme corps de langue substitutif de l'ancien corps à corps mère – enfant.

Nous retrouvons ainsi le lien, le lieu-trou de la langue internés aux jouissances des nœuds borroméens.

Alors, peut-on lire le signe de la métaphore du discours amoureux comme butée objectale toujours Autre et pourtant narcissiquement parlante ?

Lacan insiste (dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud. Page 524 des Ecrits – 1957) sur le discours qui s'adresse à un certain « autre », tenu à partir d'une certaine place qui masque au lieu de vérité le lieu de son désir : « Si je dis que l'inconscient est le discours de l'Autre, c'est pour indiquer l'au-delà où se noue la reconnaissance du désir de reconnaissance. Autrement dit cet autre est l'Autre qui invoque même mon mensonge pour garant de la vérité dans laquelle il subsiste. La métaphore moderne a cette structure par quoi cette jaculation : « l'amour est un caillou riant dans le soleil » recrée l'amour dans une dimension tenable contre son glissement toujours imminent dans le mirage d'un altruisme narcissique ».

La partition et la polyphonie du signe poétique recréent pour chacun des sujets l'objet clé, or ou féces de l'échange amoureux dans le même temps d'une protestation pour cette aliénation.

Au fond de la rivière luit la parcelle de l'intime reconduite pour le sujet qui la retrouve par la trouvaille de sa langue.

Peut être est-il arrivé à quelques-uns d'entre nous de transmettre sur une lettre quelques tout petits galets policés par la mer, émeraudes, jaunes ou nacrés, à une, un, autre par cet acte rendu(e) ainsi plus proche ?

* Le discours amoureux serait peut être cette tentative entre DH et DA de placer dans RSI cet « obscur objet cause de désir » pour l'élu(e) et en supporter ainsi la cause dans un grand Autre barré comme signe inconscient d'un parler, d'un non anéantissement.

Discours : code et message entre DH et DA, signe paradoxal de défense, et d'aveu de la peur et de l'envie de la destructivité d'un grand Autre.

Mais aussi discours amoureux, fil rouge d'un entre-deux, au sens d'une traversée entre objet du désir comme symptôme et place de vérité du sujet, comme enjeu de méprise, et de déprise de l'objet à l'aune de l'autre.

Discours amoureux que l'on pourrait entendre, et dire, et écrire, dans un au-delà du sens (comme Foucault en 1971 dans « L'ordre du discours » en parle) : « une subversion inscriptible, enfin comme une tentative de traiter le pulsionnel, un ratage, un morcellement ». Un inachèvement certes, toujours, mais aussi un luxueux privilège d'un lieu psychique : du nouage Pulsion de Vie/Pulsion de Mort.

Le sujet s'y traite, s'y prête, au lait de la langue. Dans le DH, le sujet vient sur la scène, marqué par le signe jusque dans son corps, divisé par le symptôme de la vérité de son refoulement. Le DH offre son discours à l'autre comme à un maître, toujours insatisfaisant qui ne garantit jamais la clé de la rencontre avec l'objet amoureux.

L'hystérique mime ainsi le malheur du monde pour n'entreprendre que l'irréductible impuissance de la solitude.

Le discours amoureux témoigne donc à la fois de la déconstruction du mythe de l'Un et de l'illusion du complément où n'existe jamais le garant d'un autre de l'Autre. Si le DA ne sépare plus le sujet de l'objet cause de son désir, est ce à dire qu'il le rencontre ? Probablement jamais, car la place où se situe le sujet est la place même d'où il est travaillé par la question de l'Autre : du Que vuoi ?

Le sujet du discours amoureux porterait à la fois toute la méconnaissance du semblant rivé à la castration du langage et de la rencontre impossible. Or, c'est à ce point qu'il essaie d'appeler.

En ce sens, le discours amoureux accompagne le passage au Réel, ainsi que dans le DA, le désir se met en place de vérité. Le Réel qu'il traite, il le manifeste par la place de l'objet a (de la voix ou du regard par exemple). Ce changement dans le discours trace la singularité surgissante du sujet comme réponse partielle au réel : « l'amour arrache le sujet à la masse. C'est le lieu où la division de l'être (perdu) et du sujet de la parole, du désir causé par cette division et de l'amour adressé à l'être, atteint son point d'incandescence – L'amour est séparation » écrit J.M. Sauret en 2008 dans « l'effet révolutionnaire du symptôme » page 110 – Ed. Eres.

Le discours amoureux me semble une tentative pour le sujet de supporter la dimension de l'impossible rencontre en rapportant à un premier Autre la fondation d'une adresse particulière et paradoxale.

Le sujet rencontre par la langue les représentants de sa propre absence dans l'Autre. Mais, ou je parle et je manque, ou je ne manque pas et je suis mort, je me tais comme l'indique le beau titre : La parole ou la mort de M. Safouan.

Ce que le discours amoureux permet peut être de mieux situer, c'est qu'au temps même de l'angoisse et du cri archaïque face à l'inquiétante étrangeté d'un Autre, il s'adresse à cet Autre fondamentalement aliénant et ce dans un paradoxe où la langue construirait à la fois la possibilité de la singularisation et l'articulation nécessaire pour le dire.

* Andrei Makine (dans « l'amour humain » : 2006 page 136 – Collection Points) transcrit ainsi les mots du chapitre « l'enfant masqué ». « Et pourtant dans les moments les plus proches de la mort, donc les plus vrais, c'est cet instant là qui reviendrait avec la patiente douleur de son amour : la senteur amère de la neige, le silence d'une chute du jour et ces yeux qui l'avaient retenu debout ».

L'objet regard, traduit ici par les mots, transmue le réel par l'écriture.

*Alors le signe peut-il être considéré comme instance de la lettre dans l'inconscient ?

Pour Lucien Israël (dans Pulsions de mort, page 77) : « les objets d'amour sont certes désignés par leur nom, mais une trace surnage, un symptôme, un refoulement, un mythe : l'amour dans la remémoration, la répétition.

Cet objet est la condition du maintien béant de la possibilité de la parole, du lien verbal qui nomme, et en nommant manque ».

Seul l'amour, disait Lacan, fait condescendre la jouissance au désir, « seul un certain dégagement, ajoute Israël, par rapport à ce monde figé où l'amour est

scandale, permet d'accéder à la sublimation qui n'a rien à faire avec le souverain Bien. La sublimation est justement d'oser continuer à désirer en sachant que l'objet n'existe pas et qu'il exige d'être comme dans la création artistique, à chaque instant recréé ».

Le lien entre signe, lettre, sublimation et création pourrait-il s'entendre par le rapport de la langue du symptôme du discours amoureux ?

Il se pourrait que l'assomption jubilatoire de l'infans au miroir soit une identification vacillatoire entre un sujet et son image qui spéculairement donne à parler pour l'enfant sa forme unifiable à la parole de l'Autre ?

Porté par la mère, dont le regard le regarde, il se tourne vers elle pour authentifier sa découverte : être ou non reconnu par la langue de son parent aura là toute son importance.

Les mères, non psychotiques, s'entend sont-elles même parlées par les générations antérieures du sceau des métaphores paternelles.

Peut être que le corps des signifiants renvoie au corps et au cœur de la langue même inscrite, bue à l'envie, inscrivant l'appel dans le cri.

Il s'agit là des traces mnésiques inconscientes, orales, sensitives, sensuelles de l'altérité tout autant que de leur dépendance.

Dans RSI : les lieux et trouées de l'être corporéisable de la langue, seraient autant de signes scellés et primordiaux d'un Autre à l'autre comme autant de phonèmes et de mélodies des temps archaïques. Traces toujours vivantes de la langue privée du couple mère/enfant, langue originale de l'Eros, du premier corps à corps en sa jouissance mortifère certes, mais sublimable, dont les mots et les maux sillonnent le recel.

Le lieu de l'Autre nous revient aussi au lieu des corps articulés à la jouissance phallique mais aussi à l'Autre jouissance.

* Du côté du féminin pour chaque sujet, la béance fait horreur, comme hors langage, hors symbolique. Le Réel a pris place première dans le nouage.

Le discours amoureux a peut être ici capacité d'intégrer inconsciemment cette langue que le langage échoue à dire ?

Ce qui la fait, incomparable à aucune autre, c'est qu'elle n'a pas d'autre : elle est singulière pour chacun.

Car demander, à partir de ce tissu de langue touchée par les sonorités maternelles, reste toujours en souffrance et ce reste crée la possibilité du désir du sujet.

Demander échoue dans une évanouissance, un fading, au bord d'un vide central.

Entre sensualité et sublimation, ce lieu témoignerait-il de l'altérité et du singulier par l'énonciation comme corps vivant du langage ?

La langue est corps du symbolique, elle n'en recèle pas moins la trace d'une Autre jouissance, à l'intersection de l'Imaginaire et du Réel.

Cette question des corps va traverser le séminaire XXIV de part en part, de l'amour à la mourre (corps du symbolique, corps de l'imaginaire distingué du signifié (en tant que corps vivant), corps réel : lettre écrite par la structure subjectivante. Structure qui pourrait incarner le sens comme sexuel pointant l'impossible.

Michèle de Montrelay (dans « Quartier » Lacan – 2001 – Edition Denoël – page 188) dialoguant avec A.D. Weill, réfère au Réel la forme la plus accomplie des formes de l'amour : « oui peut être ce qui fait nœud a été du réel qui nous concernait l'un et l'autre, auquel nous n'avons touché que par le code de l'écrit ».

Le Réel peut être ainsi référé à l'écriture du discours amoureux parce qu'il comporte l'exclusion du sens (Lacan – Séance du 08/03/77. Séminaire XXIV, L'insu que sait…).

Pourrait-on penser, avec l'appui de ce séminaire, la langue comme corps du symbolique et jeu de la lettre en articulant la possibilité du symptôme ?

La question des jouissances et des corps, pour Lacan est pensée comme une structure : « maintenir les trois fils équivalents serait faire du signifiant, signifié corps vivant »… (Séance du 18/01/77). Il réitère : « Faire retrouver au parlêtre l'étoffe langagière où les trois fils se coupent et se suturent : la chose en tant qu'imaginée, c'est-à-dire le tissu représenté » (séance du 15/05/78 : le moment de conclure ».

De ce savoir faire avec la langue, l'analyste en retiendra la ponctuation d'effet de vérité, d'un savoir insu. C'est là le point de suspension à quoi s'attache tout amour. (p 132 du Séminaire « Encore »).

* Ce dit du sujet (phrase articulée) devient « dit-mansion » de RSI, au sens des corps maisons. « L'inconscient est un savoir faire avec la langue », et le langage une élucubration du savoir sur la langue.

La langue définirait-elle alors un discours mathème du symptôme névrotique au sens où la parole détient la capacité d'être mandatée par le réel et la capacité d'être source d'un « bien-dire » capable de symboliser une part de ce réel ?

Le discours amoureux pourrait bien témoigner de la nomination même du symptôme amoureux. Nouant la lettre et le son au bord du Réel, au sens où la langue « porterait en elle-même la trace signifiante des bords de la jouissance « ?

Car, de n'être « pas toutes », les mères sont autant divisées, partagées par le tracé d'une langue symptôme et continuent de faire horreur comme de fasciner.

Pouvoir nommer, comme en fin d'analyse, au plus vrai son symptôme, impliquerait enfin le renoncement à la signification d'un amour absolu.

* Dans cette histoire d'élucubrations, corps et langue semblent scellés. Au risque du sujet d'y tracer une place de vérité non absolue elle aussi. Place de vérité comme structure de fiction ?

Ici, corps imaginaire et corps du langage sont également engagés dans la butée béante de la mort.

Le discours amoureux, pris au pétrissement de la langue, appellerait-il à rester vivant ? En s'adressant pour chaque autre, au lieu symbolique d'un premier Autre où résonne l'en deçà du sens de l'énonciation. Entre raison et « résonnance » le sujet se risquera-t-il au mur du langage par l'équivoque d'un amour réel ?

Lacan, en accrochant la résonnance du langage dans un jeu d'équivalence du son et du sens proposera la poésie comme modèle même d'interprétation.

Résonances d'une éthique d'un dire amoureux, comme lieu même du sujet ?

S'il n'y a de sujet que de langage, en effet l'écriture atteint l'être du symptôme par le lieu de la castration.

Comme si la sublimation nouait enfin la particularité du désir de vivre à celle de l'universel…

Mais ici, le « je » se retire, l'enfant s'endormit, rêve peut être ; et se transmet et se transmue la langue face à la peur de la mort (c'est-à-dire de l'abandon du dire).

Pierre Michon nous en avertit ainsi dans : « Rimbaud le fils » 1991 – Edition Gallimard – Page 109 :

« … Il a écrit la saison… Et s'il y a des puissances dans l'air…, elles reconnaissent ce grand émoi qu'elles ont entendu jadis en Judée, à Rome et à Saint Cyr, partout où on a rythmé la langue dans l'émoi… Mais nous ne savons pas vraiment ce que c'est. Nous ne savons pas vraiment ce qui bondit dans ce cœur d'homme volontaire ou de fille, à l'unisson des mots qui roulent dans sa bouche… Est-ce que c'est de la puissance ?... Est-ce que c'est de la guerre ? Est-ce… de nous laisser tous sans protocole, impotents et taciturnes comme des meules dans la nuit ?... Est-ce que c'est de juin ? Est-ce que c'est le *sanctus* ? Est-ce la douce joie d'avoir trouvé la prière nouvelle, le nouvel amour, le nouveau pacte ? Mais avec qui ?...

… Ah c'est peut-être de t'avoir enfin rejointe et de te tenir embrassée, mère qui ne me lit pas, qui dort à poings fermés dans le puits de ta chambre, mère, pour qui j'invente cette langue de bois au plus près de ton deuil ineffable, de ta clôture sans issue. C'est que j'enfle ma voix pour te parler de très loin, père qui ne me parlera jamais. Qu'est-ce qui relance sans fin la littérature ? Qu'est-ce qui fait écrire les hommes ? Les autres hommes, leur mère ; les étoiles, ou les vieilles choses énormes, Dieu, la langue ? Les puissances le savent. Les puissances de l'air sont ce peu de vent à travers les feuillages. La nuit tourne. La lune se lève, il n'y a personne contre cette meule. Rimbaud dans le grenier parmi les feuillets s'est tourné contre le mur et dors comme un plomb ».